

Libération

THEATRE. A Paris, la pièce de Rodrigo Garcia dans tous ses excès.

Les morceaux de choix du «Boucher espagnol»

Boucher espagnol

de Rodrigo Garcia, m.s. Oskar Gomez Mata. Centre culturel suisse, 32, rue des Francs-Bourgeois, Paris III^e. Jusqu'au 2 décembre, à 20 h 30. Tél.: 01 42 71 38 38.

Il faut d'abord enjamber des corps de poupées disloqués et des jouets éparpillés dans le passage, avant de découvrir l'espace étroit du *Boucher espagnol* de Rodrigo Garcia, vu par le metteur en scène Oskar Gomez Mata. On prendra soin aussi de ne pas écraser les ha-

bits de bébés déposés sur certains dossiers de fauteuils. Sur le plateau: un canapé élimé sur un lino à damiers usé avec, au-dessus, toute une batterie d'ustensiles de cuisine, des têtes de poupées, des sachets en plastique et des peluches qui pendent à des crochets de boucher. Un établi à découper et des sièges en Formica complètent le décor encombré.

Jeu outré. Trois énergumènes font leur entrée un à un par le rideau en perles de couleurs, au son d'un violon strident, en sautillant et en se trémoussant. A la fois père, mère, fils et showman de ce petit cabaret

familial, chacun fait son tour de piste et amuse la galerie par un jeu outré et faussement provocateur qui se rit de lui-même. Excès et mauvais goût sont de rigueur.

«*Ti-Ta Merelo!*» C'est le nom d'une starlette du petit écran, le premier grand fantasme du fils: chanteuse ou actrice, il ne sait plus trop, seul comptait la sonorité rythmique de son nom. «*La cadencia!*», clament-ils en chœur. En effet, tout est question de rythme dans ce théâtre

du crescendo. Il y a une chevelure dans la marmite à pot-au-feu et du sang sur le lino, sur lequel on jette de la sciure pour ne pas dérapier. Les rapports familiaux se règlent à coup de gants de boxe, le boucher fait une démonstration de découpage du filet en baladant un couteau effilé sous les omo-

plates du fiston. On passe d'une histoire à l'autre dans le désordre, sans qu'il y ait jamais début ni fin — un décompte de pots de yaourt, le dépeçage de l'anguille selon Bocuse, le ramassage traumatique des œufs sous les poules, etc. Le texte, écrit par à-coups, comme s'il

s'agissait d'impros (les acteurs d'ailleurs ne s'en privent pas), dit en français et en espagnol ou dit en français comme s'il s'agissait d'espagnol, est une formidable trame sur laquelle le jeu corporel greffe une multitude de sens et d'histoires.

Le nœud de tout ce capharnaüm est le rapport au public et la question du spectaculaire, centrale dans toute l'œuvre de Rodrigo Garcia et maîtrisée au millimètre par l'excellent trio d'acteurs dans l'adaptation d'Oskar Gomez Mata.

Cri de Tarzan. A croire que le metteur en scène — également danseur, acteur et décorateur espagnol installé en Suisse — traverse l'univers de Garcia comme dans des pantoufles. Il s'est frotté à *Ubu* d'Alfred Jarry, avant de créer *Boucher espagnol* en 1997, au théâtre Saint-Gervais de Genève, où sa compagnie (l'Alakran) est actuellement en résidence, et *Roi Lear*, une autre pièce de Garcia, en 1998. S'il fallait ne garder qu'une scène, celle où Mata passe dans «*l'autre dimension*» (celle du public) pour faire pousser aux spectateurs le cri de Tarzan version Johnny Weissmuller offre un sacré numéro d'équilibriste ●

MAÏA BOUTEILLET